

LA MÉGÈRE INAPPRIVOISÉE

Le roman, auquel nous allons consacrer cette chronique, a été l'objet d'une distinction, tout récemment. Un fragment considérable du prix David l'a atteint. L'on sait, en effet, que, depuis qu'il s'est constitué le grand échanton de l'Amérique du Nord, le gouvernement de la province touche des revenus énormes. Il en distrait une part, avec quoi il encourage nos littérateurs. Chaque année, un jury bienveillant se charge de fractionner cette boule d'or entre de multiples aspirants. C'est ce que l'on appelle pompeusement le prix David. Un beau matin de cet hiver, M. Harry Bernard en a reçu un morceau, dont il a dû se contenter. Est-ce une raison de ne pas critiquer son ouvrage? Je veux dire:—le prix David confère-t-il à un auteur une telle consécration qu'on ne puisse plus le prendre qu'avec des gants blancs? Je ne le crois pas. Cette récompense a surtout un avantage matériel. L'importance d'un prix se mesure au prestige de l'institution qui le décerne, et à l'autorité du jury qui préside à sa distribution. Comme, dans l'espèce, ces deux qualités ne se trouvent guère, nous pouvons en prendre à notre aise avec les auteurs *primés*, ainsi que l'on dit en baragouinage de journal. C'est donc en toute liberté d'esprit que nous abordons *L'HOMME TOMBÉ*..., de M. Harry Bernard. En nous exprimant franchement à son sujet, nous aurons conscience de ne pas offenser les dieux.

L'HOMME TOMBÉ... , avec des petits points à la Scribe ; tel est donc le titre. Je ne l'aime pas. Il prête à des plaisanteries. L'on peut se demander : « mais tombé d'où, s'il vous plaît, de quel étage ? ou tombé dans quoi ? »—Il est d'une effarante banalité, car c'est là le fait de tout homme sans exception, dont l'apparition dans le monde est signalée par une déchéance. Est-ce donc une thèse sur le péché originel que l'on va nous servir ? Comme l'expression lamartinienne est autrement inventée : « l'homme est un dieu tombé ! »—Au reste, pour tomber, il faut être monté à une certaine hauteur, avoir eu des aspirations qui, sans être transcendantes, nous élevaient au-dessus du commun. Or ici, nous ne voyons pas en quoi le personnage dont on va raconter la chute est beaucoup sorti de l'ordinaire, fût-ce par ses pensées, par son être intérieur. Car, pour ce qui est de sa vie réelle, de ses actes, il s'y est montré d'un terne désolant. Un homme qui a si peu de ressort moral, chez qui se manifeste une si complète absence de réaction contre l'influence ambiante, n'a rien du héros. Et l'on se dit : son sort ne nous intéresse pas. S'il est tombé en quenouille, c'est sa faute. Il le méritait.

Donc, je n'aime pas le titre de ce roman. Affaire de goût ? Un peu. Mais ma répulsion s'inspire surtout d'une convenance littéraire. Il est généralement admis que le vocable d'un ouvrage doit refléter, au moins d'une façon sommaire, ce qu'il y a dedans. Il est censé désigner la thèse, ou le drame, ou l'idée directrice. Que si on lui donne le nom du protagoniste, encore faut-il choisir le véritable, celui autour duquel roule toute l'action. Et ici, le chef de chœur, ce n'est pas le pauvre docteur Normand, c'est sa femme Alberte Dumont, sa femme qui

le mène par le bout du nez, qui fait de lui tout ce qu'elle veut, qui n'a pas grand peine à venir à bout de ses velleités de résistance, qui emplit tout le livre de ses scènes, de son égoïsme, de son hystérie, de ses intrigues, de ses manigances. Affreuse mégère, que les concessions accordées une à une, et sans trêve, par son benêt de mari, rendent toujours plus exigeante et plus insatiable, et qui, à force d'ambition désordonnée et sans but, de caprices impérieux et fous, d'envies insensées et malades, dont la réalisation est bien incapable de l'apaiser et de la contenter, précisément à cause de leur caractère morbide, détruit froidement ce qui aurait pu être un bonheur, un bon ménage bourgeois. Mégère, et mégère inapprivoisée: telle est cette femme. Et tel est aussi, selon moi, le titre que devrait porter cet ouvrage. Et pourquoi y a-t-il, sur la couverture, ces deux mots: *roman canadien*. Passe encore pour roman. C'est assez la mode. Canadien me semble de trop. L'auteur pouvait être sûr que l'on s'en apercevrait bien.

Dans une petite ville cancanière,—St-Hyacinthe,—où les castes sont tranchées, où la sotte vanité met comme un abîme entre ce qui se veut l'aristocratie, et la classe ouvrière, la famille Dumont, composée d'Alberte et d'Alice, jeunes filles qui gagnent leur vie par le travail de leurs mains, et d'Ovila,—la famille Normand, où il y a la mère veuve, un fils, Etienne, médecin de profession, une fille, Ghislaine. Ce nom est joli, mais peu répandu chez nous. Il sonne étrange, dans un roman qui s'intitule « canadien ». Il sent le romanesque à plein nez. Il est fortement livresque. C'est une simple observation, en passant. Ghislaine, au reste, jouera un rôle bien secondaire dans l'action. Je le regrette, car elle en est la figure la plus intéressante, et qui nous change un peu de

tout ce monde à l'envers. Elle nous repose. Elle a des goûts relevés, lit du René Bazin, du Bourget, du Barrès. Jean Roy, qui la courtise, lui fait même partager son admiration pour les écrivains d'*Action Française*, Daudet, Valois, Charles Maurras. Etienne, son frère, juge à propos de la mettre en garde contre ce dernier : « les idées de Maurras, sa philosophie ne sont pas sûres. C'est un grand écrivain qu'il est bon de fréquenter avec prudence. » (p. 100). Voilà qui est assez inattendu. Nous aimerions savoir ce que le Dr Normand entend par sûreté philosophique. Des pages entières de cet auteur ont été insérées, par le cardinal Billot, dans son traité : *DE ECCLESIA*, à raison de leur valeur doctrinale et apolo-gétique. Maurras est un penseur aux idées saines, dans l'ordre littéraire, politique, et même philosophique. Mais j'admets qu'il est un peu trop substantiel et abstrait pour une tête de jeune fille. Voici que je me laisse entraîner à parler de Ghislaine, quand sa figure n'est qu'estompée, et qu'elle n'occupe qu'une place de second plan dans la trame du récit. C'est que, si vaguement dessinée qu'elle soit, elle est la plus charmante des créatures imaginées par l'auteur. Son évocation met un peu de rêve et d'idéal, sur le fond d'âpreté continue qu'est ce roman. Elle se détache, comme une fleur gaie, sur une tapisserie uniformément grise et maussade.

Etienne Normand, médecin, et qui a donc fait des études, et qui a reçu une bonne éducation, s'éprend d'Alberte Dumont, qui a pour tout apanage la beauté. Elle ne sait rien, elle n'a jamais rien lu ; qui plus est, elle est hermétiquement fermée à toute curiosité intellectuelle, à tout désir de culture. Chose beaucoup plus grave, il semble qu'elle n'ait pas d'âme. Non seulement l'éducation lui a manqué, comme à tous les siens, à

preuve, le langage et les actions de son frère Ovila, une vraie brute, mais l'on se demande ce que l'éducation aurait pu produire dans un sol si ingrat. Lui donner des manières, sauver la face? Je le veux. Mais l'éducation ne supplée pas à la carence de sentiment. Elle suppose une matière sur laquelle elle puisse opérer. Alberte a la beauté, si la beauté réelle peut exister, en l'absence d'une âme capable de donner aux traits humains la splendeur. Etienne, malgré les sages avis de sa mère, qui lui représente tout ce qui le sépare de cette fille, le risque qu'il court en se mariant hors de sa condition, épouse Alberte. Il s'imagine qu'il pourra l'élever jusqu'à lui, lui insuffler ce que la nature lui a refusé, une âme, faire son éducation, la constituer sa collaboratrice dans les campagnes d'action française, dont il rêve. Car il aime son pays, sa province. Il voudrait en sauver la physiologie traditionnelle. Il est imprégné d'un patriotisme désintéressé. Sa profession n'absorbe pas toute son activité. Il espère bien se rendre utile aux siens, en participant aux luttes pacifiques dont l'enjeu est notre survivance nationale. Il entrevoit un rôle à jouer en ce sens. Alberte l'y aidera. Hélas! le mariage se célèbre. Les premiers temps, tout va assez bien, comme il arrive d'ordinaire. Et puis, les difficultés commencent, avec la famille d'Alberte, et avec Alberte même. Et les choses vont de mal en pis, jusqu'à la fin, jusqu'au désastre, la disparition de tout ce monde dans le vaste Montréal, où ils s'évanouissent à nos yeux.

Ce roman est-il fiction pure? est-il plutôt à base d'observation? — Je crois qu'il tient des deux. Le caractère d'Alberte me semble poussé jusqu'à l'outrance. La nature offre-t-elle un type aussi démuné des sentiments les plus primitifs et les plus ordinaires? Cette jeune

femme a quelque chose de monstrueux. C'est une caricature de son sexe. Le dessin va jusqu'à la charge. Le mot le plus profond du livre est celui-ci : Etienne, un soir, rentre tard chez lui, vers minuit. Il a été retenu à son bureau par diverses affaires professionnelles. Sa femme ne l'a pas attendu. Quand il arrive, elle dort déjà profondément. Il la regarde, et se demande : « Est-ce qu'elle avait du coeur ? » (Page 70). Et non, elle n'en a pas. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve qu'elle en est totalement dépourvue. Elle ne vit que pour ses aises. Elle ne songe qu'à paraître, qu'à briller, qu'à s'imposer dans cette petite société, d'où sa naissance l'avait exclue. Pour satisfaire ses caprices, son mari doit travailler comme deux. Et elle n'en a pas pitié. Car tout lui est dû. Elle le condamne à des dépenses qui sont au-dessus de ses moyens. Chose extraordinaire : la naissance d'un enfant, premier et dernier né de leur union, loin de la transformer, de faire sourdre en elle ces puissances, latentes chez toute femme, et qui s'éveillent avec la maternité, lui cause une déception. Elle voulait une fille, le ciel lui a envoyé un garçon. Trait invraisemblable. Une mère aime tous ses enfants. Mais une jeune mère, surtout, aura plus de joie de la naissance d'un fils que d'une fille. La nature le veut ainsi. Cet enfant, d'ailleurs, il pèsera à Alberte ; elle ne s'en occupera pas, ou si peu. Elle reprendra bientôt sa vie dévergondée, évaporée, dont le mouvement hors de toute règle connue ira s'accélé- rant. St-Hyacinthe ne lui suffira plus. Il lui faudra Montréal, où elle commencera par aller passer des semaines, sans plus s'inquiéter de son mari, sans éprouver la moindre nostalgie de son enfant, jusqu'à ce qu'enfin, abolissant un foyer déjà plus qu'ébranlé, elle

décide son mari à venir s'établir à demeure dans la grande ville, où tous ensemble, sans doute, deviendront autant d'épaves ajoutées à tant d'autres.

En traçant le caractère d'Alberte, M Harry Bernard s'est mû dans l'abstrait et dans l'irréel. Cette figure semble très observée. Or, elle est inexistante. La nature ne donne pas un type pareil. Ou alors, il faut admettre que c'est une créature d'exception, dans le plus mauvais sens du mot, un être comme il n'y en a pas un sur mille, heureusement, une malade, une névrosée, une chipie. Dangereuse entreprise, pour un romancier, d'imaginer un personnage si étrange. Sa première qualité étant de rester dans la vérité humaine et le monde normal. Ce caractère est suivi, je l'admets, il ne se dément pas. L'auteur a une terrible logique. Ce serait bien si la conception n'était entachée d'un vice radical, et qui fait que, plus on avance dans le roman, plus le portrait nous semble invraisemblable. Etienne Normand, lui, est-il mieux observé, plus nuancé? C'est le pauvre homme qui subit, l'être passif et invertébré. Il accepte, non sans quelques révoltes intérieures d'abord, mais qui succombent toujours sous la tyrannie de sa femme. Il a comme des soupçons de réaction qui n'éclosent pas, qui sont vite étouffés par Alberte. C'est l'homme qui n'a pas de dérivatif à son existence de forçat. Car son sincère amour de son pays, au lieu de lui être un refuge, est emporté lui aussi par un souffle défaitiste. Vers la fin du roman, page 161, il y a un passage qui n'est pas mal du tout, qui est d'une sombre éloquence, et dans lequel se reflète sa pensée à la dérive. Le pauvre homme! il n'a pas sauvé, du désastre de sa vie manquée, même cela, la foi à la survivance de la race comme élément ethnique distinct. Je m'étonne beaucoup que,

dans un roman « canadien », la religion n'intervienne à peu près pour rien. Et ceci est une invraisemblance de plus, étant donné l'état de notre société. Henri Massis, dans ses *Jugements*, tome II, page 98, cite la belle parole de Jacques Rivière : « Même lorsqu'il ne s'agit plus de pénétrer le secret des choses, mais seulement d'inventer des personnages et des événements, même dans le roman, le christianisme donne à ceux qu'il inspire un pouvoir spécial, et comme une avance en profondeur. » — De christianisme il n'est pas question parmi ces personnages. Et c'est pourquoi je me demande d'où ils sortent. Cette lacune est d'abord inexplicable en soi. Et ne voit-on pas quel secours l'auteur aurait pu tirer de l'idée religieuse ? Qu'une ouvrière comme Alberte ait totalement manqué de formation chrétienne, c'est assez incroyable. Qu'Etienne, lui, qui a fait son cours dans un collège classique connu pour l'excellence de sa discipline religieuse, n'ait apparemment rien gardé, dans son esprit ni dans son cœur, de cette semence divine, cela me dépasse. Des idées d'action française, il me semble n'avoir assimilé que l'écorce. Il n'en a ni compris ni absorbé la moelle. Rien de surprenant, alors, si cette doctrine superficielle ne résiste pas à la débâcle qui emporte son existence. L'esprit religieux, chez Alberte, n'eût-il pas agi comme un frein suffisant ? Le sens chrétien, chez Etienne, ne lui eût-il pas assuré tôt ou tard, une influence sur sa femme ? Au pis aller, les consolations de la religion, infiniment mieux que celles de la philosophie, lui eussent servi de refuge. Or, à aucun moment, nous ne le voyons incliner de ce côté. Comment aurait-il pu en inspirer à Alberte, s'il n'en avait pas pour lui-même ? Ce levier puissant avec lequel l'on soulève les mondes, lui a déplorablement

fait défaut. Ce n'est pas avec le seul patriotisme—et le sien se ressentait de sa faiblesse de caractère—que l'on peut faire l'éducation d'une âme féminine aussi étrange que celle de sa compagne. Il s'y essaie bien, mais cela ne prend pas. Pour comble d'insuccès, ses propres principes à lui se désagrègeront, loin de lui fournir l'aliment où puiser une raison de vivre.

En somme, nous sommes en face de deux types absolus, que l'on serait bien en peine de classer dans l'humanité moyenne. Ni l'un ni l'autre n'appartiennent au commun des mortels. L'on dirait deux automates, dont le mécanisme, une fois déclenché, accomplira les mêmes gestes : l'un d'entêtement capricieux et autoritaire, l'autre d'inconcevable soumission. L'un agit constamment, l'autre *est agi*, comme dit la formule philosophique, et cela avec une monotonie et une constance qui déroutent toutes nos notions et toute notre expérience. L'humanité est autrement ondoyante et diverse. Il n'y a guère de plus grand reproche à faire à un romancier, que celui de créer des types qui ne rentrent pas dans les cadres de l'humanité générale. M. Harry Bernard a-t-il voulu montrer combien est désastreuse, à l'ordinaire, l'union d'un homme et d'une femme dont les âmes sont aux antipodes ? A-t-il voulu prouver que, selon le mot remarquable de Léon Bloy, « il est insensé de croire qu'on peut élever à son niveau des êtres d'éducation inférieure ? » C'est là une bien vieille vérité. La démonstration peut toujours en être utile, à la condition de rester dans les limites du vraisemblable. Qui veut trop prouver. . . .

M. Bernard a cependant de belles qualités d'observateur. Ce qu'il a très-bien saisi, par exemple, c'est la physionomie potinière de la petite ville où il a situé

l'action de son drame. Je lui reconnais également un certain don de paysagiste. Les petits tableaux de nature, qu'il a semés dans son roman, ne manquent ni de précision ni de charme. Cela est vu. Ces notations seraient encore plus précieuses, si tel ou tel vocable, d'un réalisme choquant, en eût été élagué. (Voir pages 45, 60.) Il peut arriver à bien écrire. C'est dire que sa langue et son style ont des progrès à faire. Je pourrais relever nombre de mots qui ne sont pas français, d'expressions qui ne le sont pas davantage. Et je ne parle pas ici du langage dont se servent quelques-uns des personnages, et qui est abominable. L'auteur a prétendu atteindre par là à un effet de naturel. C'est une théorie plus que contestable. N'était-ce pas assez d'introduire dans son récit une brute telle qu'Ovila Dumont, sans nous assassiner de son langage de portefaix ? L'extrême vulgarité de ce type éclate déjà trop dans ses actes ; — il était inutile de l'accentuer par ses informes propos. Mais, là même où c'est l'auteur qui parle ou qui écrit, il y a des incorrections. Le ton général révèle pourtant quelqu'un qui a l'étoffe, et qui, avec encore beaucoup d'étude, de surveillance, de fréquentation des modèles, peut faire un bon écrivain. M. Harry Bernard est journaliste. Il a dû commencer sa carrière par être simple nouvelliste. Il subsiste quelque chose de ce premier métier, le pli professionnel, en beaucoup d'endroits du roman. Que d'autres considérations j'aurais à faire au sujet de *L'HOMME TOMBÉ*. . . . Cela m'entraînerait trop loin. Je pense avoir signalé l'essentiel. Quant aux mérites de détail, l'auteur les voit sans doute encore mieux que moi. Il serait superflu d'y insister.

HENRI D'ARLES.